Document généré le 10 mai 2024 14:10

Laval théologique et philosophique

Éthique et idéologie : frontière et médiation sémantique par la morale

André Mineau et Gilbert Larochelle

Volume 52, numéro 3, octobre 1996

Foi et Raison

URI : https://id.erudit.org/iderudit/401025ar
DOI : https://doi.org/10.7202/401025ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mineau, A. & Larochelle, G. (1996). Éthique et idéologie : frontière et médiation sémantique par la morale. *Laval théologique et philosophique*, *52*(3), 827–836. https://doi.org/10.7202/401025ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Laval théologique et philosophique, 52, 3 (octobre 1996) : 827-836

ÉTHIQUE ET IDÉOLOGIE : FRONTIÈRE ET MÉDIATION SÉMANTIQUE PAR LA MORALE

André MINEAU et Gilbert LAROCHELLE

RÉSUMÉ : Cet article tente de démontrer comment les notions d'éthique et d'idéologie peuvent être définies l'une par rapport à l'autre. Il vise ainsi à explorer conceptuellement les incidences différentes auxquelles ces catégories donnent lieu quant à leur champ, au corollaire qui en résulte, et à leur condition de réalisation. Il s'agit, en effet, de voir comment l'éthique et l'idéologie se recoupent sur le terrain de la morale, d'une manière qui laisse entrevoir des zones d'ombres, des convergences significatives dans l'occurrence de certaines situations, à l'occasion des ambiguïtés.

SUMMARY : The article seeks to bring out how the notions of ethics and of ideology can be defined one with respect to the other. Its aim is to explore conceptually the influence of these categories, their corollary, the conditions under which they operate, the moral ground on which they meet.

Il est facile de constater qu'il n'y a pas — et qu'il n'y a en fait jamais eu — de consensus quant à la manière dont il convient de définir l'éthique et la morale[1]. Par ailleurs, les dernières décennies ont donné lieu à des efforts, chez plusieurs auteurs de langue française, en vue de distinguer l'éthique de la morale tout en les unissant par un lien de complémentarité[2]. Là non plus, il n'y a pas unanimité. Alors que les uns voient de l'éthique dans ce que les autres appellent la morale et réciproquement, d'autres contesteront autant la pertinence que la possibilité même de retenir une telle distinction.

Dans le cadre du présent article, nous faisons le pari de cette possibilité et de cette pertinence. Il s'agira pour nous non pas de passer en revue une littérature bien

1. Jean-Paul RESWEBER, *Le Questionnement éthique*, Paris, Cariscript, 1990.
2. Pour un exemple de cette position, voir la distinction que fait Patrice CANIVEZ dans son article « La question éthique », *Autrement*, 102 (nov. 1988), p. 64.

connue, mais plutôt de proposer une manière de comprendre, les uns par rapport aux autres, les concepts d'éthique, de morale et d'idéologie. Sans prétendre par ailleurs à un traitement exhaustif de questions en soi inépuisables, nous chercherons à situer les champs respectifs de l'éthique et de l'idéologie en montrant comment la morale constitue entre eux un lieu de passage qui renvoie les concepts à leur ambiguïté.

À ces fins, nous devrons procéder à des définitions. Celles-ci étant de nature purement conventionnelle, il serait bien entendu vain et illusoire de chercher à isoler la « plus vraie » ou la « plus valable en soi ». Mais si l'on doit toujours et nécessairement convenir des mots au sens le plus strict, les nombreuses conventions possibles ne présentent pas toutes la même valeur d'usage, eu égard aux raffinements qui s'imposent dans la théorisation des phénomènes. Le choix d'une définition doit donc s'opérer en fonction des exigences et des avantages relatifs d'une heuristique.

Ainsi, il est de ce point de vue approprié de différencier l'éthique de la morale, parce qu'une telle distinction permet de faire ressortir les nuances et les complémentarités à l'intérieur de cette même expérience existentielle fondamentale du rapport à soi et à l'autre. Nous dirons alors, à titre de définition provisoire, que l'éthique constitue le lieu sémantique où le sujet se pense lui-même en relation avec l'altérité, alors que la morale consiste dans les règles qui traduisent les exigences pratiques, subjectivement voulues ou non, posées par l'altérité même. Quant à l'idéologie, elle procède de la réification de l'altérité en tant que fondement d'une normativité universelle.

I. L'ÉTHIQUE

L'éthique apparaît comme une démarche réflexive témoignant du positionnement sujétal par rapport à la question du sens, et fondant un monde d'engagement au monde. En reconnaissant ou en élaborant le sens de ce « je » en relation, cette démarche suit donc un parcours jalonné de positions à partir desquelles rayonne un engagement qui y trouve sa justification. Bases de l'agir humain finalisé, ces positions sont atteintes et consolidées par voie de sélection parmi des possibles multiples, et elles constituent ces lieux de cristallisation de préférences finalisantes que sont les valeurs. Celles-ci représentent la plaque tournante entre le sens et l'action sur laquelle repose la concrétude même de l'engagement.

Si toutes les valeurs sont des préférences orientant l'action, il ne s'ensuit pas que toute préférence de ce type serait une valeur. Définir la valeur par rapport à toute préférence finalisante quelle qu'elle soit, ainsi qu'on a tendance à le faire parfois, a pour effet de faire perdre au concept de valeur tout son potentiel heuristique et ce, par surextension. En effet, toutes les machines naturelles et artificielles manifestent des préférences en vue de l'action, à partir du moment où elles opèrent dans une direction donnée, déterminée par une information prioritaire de contrôle. Si tous les organismes vivants sont assujettis à de tels mécanismes au niveau de leur comportement, il en va de même pour les systèmes artificiels dits « intelligents » : la trajectoire d'un missile de croisière, par exemple, est le résultat d'une préférence, dont le support consiste dans la carte géographique engrammée dans sa mémoire. Par conséquent, si

le concept de valeur est défini exclusivement en termes de préférence, d'importance, de priorité, il perd toute utilité d'un point de vue heuristique, parce qu'il se confond alors avec le concept de téléonomie tel qu'élaboré par la biologie théorique[3].

On peut bien sûr essayer de contourner cette difficulté en présentant la valeur comme une préférence consciente. À notre avis, cette précision, quoiqu'essentielle, ne suffit pas. La conscience fait référence en fait au mode d'affichage d'une préférence, qui peut n'être que le reflet passif de motivations tout aussi inconscientes que celles qui guident les systèmes de la vie en général. Et il serait arbitraire de qualifier de valeurs de telles préférences simplement parce qu'elles sont le fait d'êtres humains.

Aussi poserons-nous que le concept de valeur, s'il ne peut se justifier théoriquement que par sa prétention à cerner une certaine particularité, doit servir à qualifier une spécificité de la préférence, en lien avec ce mode d'engagement qu'elle exprime et qui doit nécessairement déboucher, hors de soi, sur une certaine altérité consciemment assumée. Un positionnement n'ayant de sens que par rapport à des points de référence extérieurs, la valeur apparaît alors comme une préférence consciente impliquant une certaine altérité dont le respect et la promotion sont en lien direct avec la réalisation de soi à travers un mode d'engagement au monde.

1. *Le monde de l'éthique : la socialité*

Vieux de soixante millions d'années, l'ordre des primates a été et est toujours traversé de part en part par la socialité des échanges incessants, autant de nature conflictuelle que consensuelle, et le processus de l'hominisation a été en fait celui de la complexification de cette socialité jusqu'à un niveau sans précédent, à travers l'émergence, le développement et l'omniprésence de ces univers symboliques qui ont fabriqué à la fois l'essence et l'existence du sujet. Si celui-ci peut émerger aujourd'hui en se nommant, en se donnant un sens, en se positionnant dans le monde, c'est dans la mesure où il intègre et où il assume cette altérité radicale dont il est fait : tout lui vient des autres, des quarante-six chromosomes qui ont initié sa genèse jusqu'au concept même d'éthique dont il fait son profit existentiel. Il est de la socialité concentrée, qui ne peut croître et se réaliser que dans le traitement ininterrompu d'une information qui lui vient des autres, à l'interface de son positionnement. Dans l'esprit de Lévinas, on pourrait dire ici que si l'ego a un visage, c'est parce que l'alter en a un également, et vice versa. Et c'est dans le « vice versa » justement que réside l'éthique en tant que positionnement. Se positionner par la valeur, c'est reconnaître explicitement cette parenté essentielle du sujet et de l'autre, c'est assumer cette complémentarité dans ce qu'elle a d'essentiel, c'est assurer cette promotion de soi qui a pour condition nécessaire le refus de la réification de tous les autres[4]. L'éthique est une démarche de positionnement axiologique impliquant le choix d'un sens : le sens venant des autres à

3. Pour une discussion élaborée sur le rapport entre la notion de choix et celle de valeur, voir l'article de Jean-Fabien SPITZ, « L'individualisme peut-il être un idéal ? », *Critique*, 552 (mai 1993), p. 269-271.

4. W.J. VANDERSTEEN, « Egoism and Altruism in Ethics — Dispensing with Spurious Generality », *Journal of Value Inquiry*, 29/1 (March 1985), p. 31-44.

travers les univers symboliques communs, il n'est pas possible d'en exclure toute altérité.

L'éthique en tant que positionnement de soi-même vit au monde de la socialité : cela a été dit de bien des manières, et dans bien des intentions, par les grands philosophes. Alors que Socrate a préféré la mort plutôt que de rompre avec Athènes, Platon a conçu le Bien comme devant s'incarner dans l'organisation de la Cité. Aristote a vu dans la justice la vertu la plus accomplie, parce qu'elle tourne vers les autres la perfection intérieure. Et Kant, naviguant autour des écueils de la modernité, a posé un sujet qui, dans sa transcendantalité, aspire à l'universel.

Il y a toutefois un risque que la socialité en vienne à peser d'un tel poids qu'elle fasse éclater l'autonomie indispensable à toutes les tentatives de positionnement. Celles-ci, pour Marx, sont interdites au plus grand nombre, confronté à l'empire de la morale, celle de la classe dominante. Pour Nietzsche, la socialité est le terreau suspect du ressentiment. Et c'est elle qui entraînera la mort du sujet, sous la pression de ses couches accumulées et historiquement datées, livrées au fouilles de certains archéologues.

Il y a donc un risque que la socialité, point de départ et d'arrivée de l'éthique à travers la constitution du sujet, en vienne à rendre impossible l'éthique, le positionnement de soi, par le jeu de ses différentes contingences. Il n'en demeure pas moins que la socialité représente ce sans quoi l'éthique est impossible, ce qui doit être intégré et assumé comme la nature véritable de celui-là même qui se positionne. Nul n'est une île.

2. *Le corollaire de l'éthique : la responsabilité*

L'intégration et la prise en charge par le sujet de cette socialité qui circule entre lui-même et le monde, c'est ce que nous appellerons la responsabilité[5]. Se positionner, c'est en effet répondre aux sollicitations d'une socialité intégratrice, dont les traces engrammées dans le sujet renvoient à leur correspondant dans le monde. Tous les positionnements de la valeur s'ouvrent en fait sur l'action-réponse, dans la mesure où ils présupposent des choix sujétaux qui en appellent à une sélection, au niveau des contenus du monde. La responsabilité consiste donc dans l'aspect critique, saisi dans sa dynamique propre, du positionnement ; elle tient en fin de compte à l'engagement d'un sujet déjà devenu, relancé dans le devenir par sa rencontre transformatrice avec le monde comme référant de la valeur. On ne peut se positionner que dans un rapport, ce qui implique la présence nécessaire d'un autre, dont la rencontre suscite la sortie de soi et catalyse le retour à soi. Le substrat du positionnement dans la valeur est le souci, en tant que volonté en acte d'assumer les conséquences de la valeur[6].

5. Voir Frédéric LENOIR, *Le Temps de la responsabilité*, Paris, Fayard, 1991 ; et surtout le livre de Hans JONAS, *Le Principe Responsabilité*, Paris, Cerf, 1990.

6. La revue *Ethics. An International Journal of Social, Political, and Legal Philosophy* a consacré nombre d'articles sur la question de la responsabilité. On notera ceux-ci qui abordent différentes dimensions sur ce sujet : Kristián KRISTJÁNSSON, « Social Freedom and the Test of Moral Responsibility » (103/1, oct. 1992, p. 104-116) ; Tyler COWEN, « Self-Constraint versus Self-Liberation » (101/2, janv. 1991, p. 360-373) ;

3. *La condition de réalisation de l'éthique : l'autonomie*

L'éthique apparaît donc comme une démarche réflexive orientée vers un positionnement qui assume, dans la valeur, une certaine part d'altérité. Elle est en ce sens la création d'êtres qui se perçoivent eux-mêmes comme des sujets et qui ont l'impression de penser, de vouloir et d'assumer librement. Mais le sujet a pour substrat un processus de développement interactif qui exerce une influence sur les attitudes face au monde[7] et, par là, sur la démarche éthique elle-même, en tant que positionnement au regard du monde. Il importe donc d'en tenir compte, et de ne pas perdre de vue que l'autonomie, d'un point de vue ontogénétique, ne fait jamais l'économie de la loi de l'autre.

Cela étant dit, et d'un point de vue purement conceptuel, il ne saurait y avoir d'éthique sans autonomie, puisque c'est celle-ci qui constitue l'origine même du positionnement. Alors que l'autonomie consiste à se situer par soi dans le devenir, le positionnement résultant en tant qu'éthique se ramène en fait à l'autonomie en acte. Ce sont en réalité les deux facettes indissociables d'un même processus, l'une n'étant que la relative de l'autre. En un mot, le positionnement présuppose sa propre capacité, l'autonomie, qui devient en retour positionnement dès qu'elle se trouve actualisée. Mais à partir du moment où l'autonomie se réalise, elle s'ouvre elle-même sur sa propre codification.

4. *La conséquence de l'éthique : la morale*

Dans la mesure où le positionnement s'enracine dans une socialité dont les causes et les conséquences se tissent dans l'action et dans l'interaction, il revêt inévitablement une dimension attitudinale et comportementale. C'est ici qu'intervient la morale comme plaque tournante entre les valeurs et l'action. La morale apparaît ainsi comme la praxis organisée du positionnement qui aspire à l'efficacité.

En tant que préférence inclusive d'une certaine altérité, tout positionnement est l'expression d'une sélectivité qui cherche à passer au monde à travers la trame de l'engagement. La forme générale de ce passage est la règle, qui concrétise l'engagement en conduisant la position axiologique vers le terme mondain auquel celle-ci aspire, en vertu de sa logique propre. En ce sens, la règle constitue la logique pratique de la valeur, dans la mesure où elle permet d'assumer au monde ce qui a été, dans le monde, investi de la valeur. Et c'est sous deux modes principaux qu'elle assure une certaine concrétude au positionnement, selon que l'altérité que celui-ci projette d'assumer porte sur ce qui est ou sur ce qui est appelé à être. Dans le premier cas, la règle traduit le respect de ce qui, dans l'être, a été retenu comme devant continuer à

Robert AUDI, « Responsible Action and Virtuous Character » (101/2, janv. 1991, p. 304-321) ; John Martin FISCHER and Mark RAVIZZA, « Responsibility and Inevitability » (101/2, janv. 1991, p. 258-278) ; William L. ROWE, « Responsibility, Agent-Causation, and Freedom : An Eighteenth-Century View » (101/2, janv. 1991, p. 237-257).

7. David DEWHURST, « How Can I Know Myself ? », *Philosophy*, 59/228 (avril 1984), p. 205-218.

être : elle s'assimile alors aux devoirs négatifs. Dans le second cas, elle organise le devenir de ce qui doit être, dont les devoirs positifs formulent l'exigence.

Vue sous cet angle, la morale se présente donc comme la logique pratique de l'éthique, c'est-à-dire, comme la mise en forme de l'autonomie du sujet à partir d'un positionnement quelconque. Elle constitue ainsi l'ensemble des règles auxquelles le sujet a l'impression, justifiée ou non, d'adhérer librement, dans la mesure où il croit y reconnaître la forme obligée de passage de son rapport au monde sous le signe de l'engagement.

II. L'IDÉOLOGIE

L'utilité des définitions, avons-nous dit, tient à l'introduction de balises qui facilitent la compréhension de l'objet étudié, en faisant ressortir les nuances, les contrastes, les oppositions. Une définition de l'idéologie tirera donc sa valeur heuristique de sa capacité de mettre en lumière ce que certains systèmes de représentation symbolique ont de particulier par rapport à d'autres.

Compte tenu de ce qui précède, nous définirons l'idéologie comme la mise en position de l'être dans un sens programmatique, ou comme la prétention au repérage d'un sens inhérent au réel et qui sécréterait de lui-même une normativité d'application collective. En d'autres mots, l'idéologie consiste dans une réification de la valeur commandant une praxis soumise tout entière à l'empire du fondement. C'est ce que suggère, en substance, le propos de Jan Pactocka lorsqu'il écrit au sujet de l'idéologie que :

> [...] malgré l'engagement qu'elle comporte, saisit l'homme et le lie extérieurement, elle s'empare de lui comme d'une force déterminée dans un complexe général de forces, force qu'il faut utiliser dans un but social déterminé, seul valable, seul porteur et dispensateur de valeur, si bien que c'est en définitive de lui seul que tout le reste, sans excepter le vouloir et l'activité de l'individu, tire sa signification[8].

Le recours aux notions de réification de la valeur et de programmatique permet en principe de définir l'idéologie par opposition entre autres à la science, à la métaphysique et à la contemplation mystique, bien que celles-ci puissent très facilement prendre une tournure idéologique, les nuances étant assez souvent particulièrement subtiles. Et la différence entre l'éthique et l'idéologie tient à celle qui prévaut en principe entre le positionnement de soi dans le monde et le positionnement du monde par rapport à un soi livré aux exigences de l'universel.

1. *Le monde de l'idéologie : l'universalité*

L'idéologie postule la transparence du monde, à travers laquelle irradie l'immanence du devoir. Elle est lecture des filigranes, en quête d'un sens réifiable et général qui divulgue immédiatement la valeur et, avec elle, la normativité de l'être. Le nom

8. Jan PACTOCKA, « L'idéologie et la vie dans l'idée », *Critique*, 43/483-484 (août/sept. 1987), p. 813-820.

de ce sens (les dieux, l'homme, la race, l'histoire, etc.) peut ainsi apparaître comme la condition nécessaire et suffisante de la légitimation du contenu des programmatiques.

En fait, ce que l'idéologie devra trouver et poser, c'est un fondement en tant que synthèse stable du sens et source ultime de la valeur, en tant que figure fixée et accomplie de l'universalité. C'est la référence à l'universalité qui est en fin de compte fondatrice, à partir du moment où celle-ci est représentée comme l'ensemble des régularités originaires qui traversent l'être en général et la socialité en particulier, pour les inscrire dans le devoir-être du devenir[9]. Expression des exigences de l'universalité, le sens comme valeur investit ensuite les différentes catégories qui organisent l'association ou la dissociation, l'inclusion ou l'exclusion, des sujets. Du point de vue de ceux-ci, l'idéologie est mise en position d'une universalité qui redescend jusqu'à eux pour les engouffrer dans son projet. Elle est ainsi mise en scène à la fois de l'antériorité et de l'extériorité du sens.

L'idéologie présuppose donc un rapport au monde marqué du sceau de l'universalité et dont la forme constitue une perception de la vérité érigée en évidence suprême[10]. Mais contrairement à la philosophie qui (du moins en principe) recherche et récuse à la fois la vérité en la transformant en question inlassablement reprise, l'idéologie repose sur des épistémologies généralement moins inquiètes, dans la mesure où elle est mise en position du fondement d'une programmatique, donc d'une solution au problème du sens. Elle débouche ainsi sur la possession tranquille de la vérité à laquelle on a accès non pas sous le mode de la connaissance, mais sous celui de la reconnaissance, qui traduit ici une efficace et sécurisante redondance. Mais surtout, l'idéologie se caractérise par le fait qu'elle réalise l'intégration de la vérité et de la valeur, puisque le fondement posé ou reconnu indique et investit un devoir-être. *La vérité donc la valeur* : telle est la formule de l'idéologie. La vérité est un programme à réaliser.

2. *Le corollaire de l'idéologie : le prosélytisme*

La vérité de l'idéologie, c'est la reconnaissance d'un sens général programmatique, d'un fondement générateur de normativité. Elle est donc l'expression du positionnement du monde et de la socialité dans la valeur, d'une manière qui lui assure la prééminence et le droit subséquent de commander le positionnement des subjectivités. Celles-ci sont alors réglées par le sens donné d'avance d'une universalité qui les rejoint nécessairement, qu'elles le veuillent ou non.

Puisqu'elle peut et doit être reconnue, la normativité du sens universel fait l'objet d'un savoir qui doit être transmis, étant donné que les sujets ne le possèdent pas tous d'emblée, les uns affichant une ignorance qui est somme toute excusable, et les autres, une mauvaise volonté qui l'est beaucoup moins. Le prosélytisme apparaît alors comme la programmatique conséquente avec elle-même, comme le passage vers la

9. Pour un développement sur les fondements de l'idéologie moderne dans son rapport au devenir et à l'histoire, le lecteur consultera l'ouvrage de Hans BLUMENBERG, *The Legitimacy of the Modern Age*, Cambridge, MIT Press, 1983.

10. Hans BARTH, *Truth and Ideology*, Berkeley, University of California Press, 1976.

praxis qui assume la normativité donnée en tant que projet réel. Il est ainsi la nécessaire didactique du fondement, en vue de la réalisation du sens et de la valeur. Il est l'effort conscient visant à assumer les exigences de l'universel au regard de l'universel, c'est-à-dire, de tous les autres invités à reconnaître ces exigences, et à penser leur propre essence comme leur ancrage dans le sens prééminent du monde. Il est en un mot la mise en position de l'altérité dans le sens et, à cette fin, il doit bien entendu disposer de moyens.

3. *La condition de réalisation de l'idéologie : le pouvoir*

Contrairement à l'éthique, qui est mise en forme de soi sur la base d'une certaine autonomie, l'idéologie est mise en forme globale de la socialité en fonction du sens qui lui est inhérent. Elle concerne donc directement les autres qui pourraient, eux, ne pas se sentir concernés, et qui pourraient être tentés de refuser de reconnaître le sens. Il y a là un défi pratique important pour l'idéologie, d'autant plus important qu'il s'assimile au droit et au devoir de faire prévaloir le sens le plus vrai et la valeur la plus haute.

La normativité qui reflète le sens et la valeur véritables du monde ne peut qu'être universellement valide et sa réalisation revêt le caractère absolu de la nécessité. Le pouvoir se présente alors comme la pratique nécessaire de cette logique, c'est-à-dire comme la capacité en acte d'imposer la normativité fondée, de la faire reconnaître, en surmontant les contingences qui relèvent de l'autonomie ou de la liberté relative des sujets. Le pouvoir est donc la condition de l'efficacité du sens comme valeur à l'intérieur d'une socialité marquée du désordre des libertés. Celles-ci constituent toujours une menace contre le plan d'ensemble porteur du sens et ce, même à l'intérieur des idéologies libertaires où l'on refuse aux sujets la liberté de définir autrement (d'une manière communautariste ou socialiste, par exemple) la liberté. Et cette menace reculera, du moins on l'espère, sous la pression de la règle.

4. *La conséquence de l'idéologie : la morale*

Puisque l'idéologie est reconnaissance de l'universel qui s'impose sous le signe de la valeur, elle ne peut que générer la morale en tant que système de règles devant assurer l'actualisation du nécessaire, la réalisation du sens. Dans cette perspective, la morale se présente comme la codification de cette normativité que l'on postule issue du réel, comme la logique pratique du vrai et du bien, comme la praxis de l'exigence même du sens. Son efficacité tient à son ancrage dans le pouvoir, auquel elle fournit un plan d'action préalablement justifié, transposable dans le droit, cherchant à entraîner l'adhésion des subjectivités potentiellement rétives.

L'idéologie mène à un agir dont le sens s'éclaire et se transmet à travers les balises de la morale. C'est à celle-ci que l'on aboutit encore une fois, au terme d'un cheminement à première vue différent de celui de l'éthique. Mais qu'en est-il exactement ?

III. LES ZONES D'OMBRE : RELATIVITÉ DES CONCEPTS ET AMBIGUÏTÉ DES USAGES

S'il est possible en principe d'établir une distinction entre l'éthique et l'idéologie, toute tentative de faire courir entre elles une frontière nette et bien tranchée renverrait rapidement à ses propres apories. La différence se joue en fait sur un dégradé de nuances tel qu'il constitue une zone d'indétermination dans laquelle les significations tantôt glissent, parfois bifurquent et s'interpénètrent.

Entre l'éthique et l'idéologie, la morale forme une plage d'intersection où celles-ci risquent d'être renvoyées l'une vers l'autre. Toutes deux ont en commun, nous l'avons dit déjà, de s'actualiser à travers la normativité. Alors que l'éthique est dans le monde une prise de position qui assure sa propre cohérence et son efficacité à travers les règles qui en découlent, l'idéologie est mise en position du monde sous le mode de la reconnaissance d'un sens exigeant sa propre réalisation et générant à cette fin les règles. On pourrait dire ici que la morale qui procède de l'éthique est librement voulue et assumée par le sujet qui y retrouve sa propre position, alors que l'idéologie générerait de l'extérieur une normativité que le sujet devrait porter sans l'avoir choisie. Autrement dit, la distinction entre l'éthique et l'idéologie tiendrait à l'impression subjective de liberté ou de contrainte. Si cette distinction est sans doute valable d'un point de vue analytique, son caractère relatif mérite cependant d'être souligné. D'une part, le sujet est tout entier traversé de la socialité qui le fait être et devenir, de telle sorte que son positionnement est toujours largement tributaire de la voie et de la voix des autres. En ce sens, l'éthique pourrait bien être de l'idéologie intériorisée, qui a perdu son nom, c'est-à-dire son extériorité, en devenant cette évidence pour soi que génère le consentement. D'autre part, si l'idéologie peut apparaître aux uns sous le mode de l'extériorité en tant que vision du monde des autres, elle procède en fait de sujets en quête d'un positionnement et qui, en bonne conscience et à leur usage, fabriquent eux-mêmes l'universel et la normativité s'y rattachant.

La relativité des concepts transparaît assez clairement en regard des prétentions mêmes du positionnement, selon que le sujet le considère comme valable pour soi ou comme valable en soi. À partir du moment où le positionnement est vu comme s'appliquant uniquement à soi-même, le subjectivisme qui est résulte préserve sans doute la pureté du concept, au prix de l'équivalence des positions et de l'incommunicabilité de la valeur. Mais ce n'est pas ainsi généralement que les sujets situent leur être au monde. Ils procèdent sous le mode de la reconnaissance et considèrent leur positionnement comme étant valable tout court. Ils se situent ainsi en fonction de ce qu'ils croient être le bien et dont ils assument la normativité pour eux-mêmes, en pensant que celle-ci s'applique également aux autres puisqu'elle reflète le bien. Leur positionnement tend donc à devenir *le* positionnement approprié, basé sur un sens qu'ils universalisent assez facilement et que les autres ne peuvent pas refuser d'adopter. De cette manière, l'éthique des uns devient, pour les autres, l'idéologie.

À partir du moment où le sujet éprouve le besoin de se justifier aux yeux de la socialité qui l'imprègne et où il craint que son positionnement ne soit qu'une idiosyncrasie, il aura tendance à chercher une valeur réifiée qui puisse conférer ses lettres de

noblesse à la normativité à laquelle il s'abandonne. Il y a risque alors que la socialité disparaisse sous le manteau de l'universalité, que la responsabilité épouse la forme du prosélytisme, que l'autonomie s'étende dans le pouvoir. C'est d'ailleurs au niveau de cette dernière dimension que se jouent les enjeux pratiques des positionnements, que se décide l'avenir de la valeur, dans la mesure où l'éthique et l'idéologie sont en fait relatives à la question du pouvoir. De ce point de vue, on peut voir l'idéologie comme l'éthique de ceux qui ont du pouvoir et l'éthique, comme l'idéologie de ceux qui n'en ont pas.

Si le pouvoir fait la différence en pratique, il atteint sa pleine efficacité lorsqu'il réalise la permutation de l'idéologie en éthique. Le pouvoir est en effet celui de faire penser, de faire croire, et les individus ne sont jamais mieux contrôlés que lorsqu'ils croient eux-mêmes être à l'origine d'un contrôle dont ils reconnaissent intérieurement la nécessité. La stratégie optimale de l'idéologie consiste donc dans son universalisation à travers la fragmentation apparente des éthiques. Et son succès apparaît avec la facticité de la diversité produite, lorsque les éthiques dans leur multitude se retrouvent, curieusement, au même diapason.